

LES ANNONCES SONT REÇUES :
A MARSEILLE : Chez M. G. Allard, rue Pavillon, 31 et dans nos bureaux;
A PARIS : à l'Agence Havas, place de la Bourse, 6.
ABONNEMENTS :
 B.-du-Rh. et départ. 3 mois 6 mois 1 an
 France et Colonies... 8 fr. 16 fr. 28 fr.
 Étranger... 12 fr. 22 fr. 40 fr.
 Les abonnements partent du 1^{er} et du 16 de chaque mois.

Le Petit Provençal

JOURNAL QUOTIDIEN D'UNION NATIONALE

Samédi 20 Juillet 1918
 RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
 75, rue de la Darse, 75
MARSEILLE
 Téléph. : Direction 2-90 - Rédaction 2-72 30-50
 Bureaux à Paris : 10, rue de la Courbe
 43^e ANNÉE - 10 cent. - N° 45.140

VOIX D'AUTREFOIS

Les travaux du Congrès fédéral de la C. G. T., Congrès dont les séances ont été marquées par des querelles et par des incidents que nos dépêches ont notés, appellent de nouveau l'attention sur l'attitude du prolétariat français, relativement à la guerre. On sait que majoritaires et minoritaires de la grande organisation syndicaliste ne sont pas d'accord à ce sujet. Le conflit, qui existe en fait depuis plusieurs mois, n'a pas cessé d'aller en s'aggravant au fur et à mesure que l'horrible guerre se prolongeait : il est aujourd'hui à l'état aigu. Sans nous attarder au commentaire de toutes ces discussions et de toutes ces controverses, nous pensons qu'il n'est peut-être pas inutile de rappeler que les révolutionnaires d'autrefois n'étaient pas divisés là-dessus et que, au lieu de polémiques entre eux sur la meilleure politique de guerre à adopter, ils se trouvaient unanimes à proclamer, comme une impérieuse nécessité s'imposant à tous les Français sans distinction de classes ou d'opinions, le devoir sacré de tout sacrifier au salut de la Patrie.

Une récente étude de M. J. Tchernof sur l'attitude de l'extrême-gauche socialiste révolutionnaire en 1870-71 nous apportait à l'appui de cette affirmation des documents tout à fait édifiants. Ce sont des articles de journaux, des appels, des discours affirmant très haut l'indéfectible patriotisme des hommes qui étaient alors considérés comme les chefs incontestables de la démocratie d'avant-garde, et même d'extrême avant-garde. On peut dire qu'on n'y trouve pas une seule note discordante : tous les esprits les plus ardents de la Révolution y apparaissent comme de farouches patriotes, comme des patriotes n'admettant pas même la possibilité d'une hésitation ni d'une réserve en pareille matière.

Pour Blanqui, la question est élucidée depuis longtemps. Dès les premiers jours de la guerre, nous avons évoqué ici même son admirable campagne patriotique de la *Patrie en Danger* et toute la presse française, depuis quatre ans, a reproduit maints extraits de ses articles d'alors. M. J. Tchernof cite de lui cette ferme et nette déclaration : « N'oubliez pas que demain on va combattre, non pour un gouvernement, pour des intérêts de caste et de partis, pas même pour l'honneur, les principes et les idées, mais pour ce qui est la vie, la respiration de tous, pour ce qui constitue l'être humain dans sa plus noble manifestation, pour la patrie. »

De son côté Delescluze disait que le souci de la défense nationale doit primer tout, car « mieux vaut l'ajournement passager de nos espérances que le triomphe du capitalisme prussien ». Il déclarait que les révolutionnaires applaudissaient au mouvement national qui entraînait tous les cœurs et tous les efforts à la frontière. Il ajoutait : « C'est que dans cette explosion universelle, il y a autre chose que du chauvinisme, il y a la volonté sérieuse de défendre contre le militarisme féodal de la Prusse l'unité française, et avec elle le foyer véritable du progrès moderne ; il y a aussi l'assurance que si, malgré les efforts de la démocratie, le sang va couler, il ne sera pas perdu pour la liberté ». Est-ce que tout cela n'est pas vrai aujourd'hui comme il y a quarante-huit ans, et beaucoup plus vrai même aujourd'hui qu'alors ?

Voici une troisième déclaration, plus glorieuse encore et plus enthousiaste que les précédentes. Elle émane d'un grand révolutionnaire que notre ardente démocratie des Bouches-du-Rhône devait choisir plus tard pour son représentant à la Chambre : de Félix Pyat.

Le *Combat* de Pyat menait en 1870-71 une campagne aussi patriotique que celle de la *Patrie en Danger* de Blanqui. « Aujourd'hui le combat, demain le travail, écrivait Félix Pyat ; ouvriers, sauvez l'atelier ! Qui sait travailler sait combattre. Qui verse sa sueur verse son sang. L'homme de peine est l'homme de cœur : rude au travail, rude au combat ! Brave partout ! Aujourd'hui l'arme, demain l'outil. Le sol avant la gerbe. La patrie avant la vie. La France avant tout. Même cri que nos pères : *La France ou la mort !* Tant que l'ennemi aura le pied sur le sol, présents et prêts à tous, pour défendre le ber-

ceau de l'enfant, le tombeau du mort, le foyer du vivant, pour défendre l'honneur de nos femmes, l'héritage sacré de nos pères. »

Souhaitons que, à travers le tumulte des contradictions doctrinaires qui se heurtent au sein des Congrès ou dans le pays, les travailleurs de France sachent entendre ces voix d'autrefois.

CAMILLE FERDY.

PROPOS DE GUERRE

Un fait

Non, je ne vous parlerai pas de l'affaire Malvy, d'abord parce qu'il faut trop chanter, ensuite parce qu'après le communiqué de la nuit dernière, ce serait une inconvenance. « ...Les troupes françaises en union avec les forces américaines se sont portées, le 18, à l'attaque des positions allemandes, entre l'Aisne et la Marne, sur une étendue de 45 kilomètres. »

Ab ! la belle phrase ! et que nous la retrouvons avec joie. Elle vient au moment le plus critique, alors que nous courbons l'échine et nous arc-boutons de tous nos muscles pour parer le choc adverse.

C'est été déjà bien beau que de ne pas lâcher pied, et avec que de la même façon, donc ! Mais pas de la même façon. Cette autre bataille de la Marne s'annonce bien. La rivière au nom magique n'a pas dit son dernier mot. Comme Antée, nos soldats retrouvent leur ardeur et rebondissent au contact du vieux sol gaulois, où le dénommé Attila, qui valait bien Ludendorff, tomba sur un mémorable bec de gaz.

Il ne faut pas qu'ils s'y méprennent *Unter den Linden* ! Il n'est pas d'usage que les Allemands se meuvent soudain en attaqués. Les Italiens ont inauguré la série sur la Piave, nous la continuons.

Ce n'est pas du bourrage de crâne que de constater cela.

ANDRÉ NEGIS.

L'échange des Prisonniers de Guerre

Un convoi de 500 officiers français en Suisse
 Interlaken, 19 Juillet.
 Un convoi de 500 officiers français, prisonniers de guerre, est arrivé mardi. Ces officiers ont été répartis dans divers hôtels de l'Oberland bernois. Un deuxième convoi est attendu aujourd'hui.

HYDRAVIONS CONTRE TORPILLEURS

Communiqué de l'Amirauté britannique
 Londres, 19 Juillet.
 Pendant la période du 11 au 17 juillet, nos torpilleurs ont attaqué à la fois, ont trouvé plusieurs occasions de bombarder des contre-torpilleurs ennemis au large des côtes des Flandres et ont obtenu plusieurs succès contre de grands contre-torpilleurs. Elles ont également attaqué des contre-torpilleurs avec des mitrailleuses. Nos escadrilles ont grandement entravé la tentative de l'ennemi pour sauver l'épave du contre-torpilleur récemment coulé par les avions britanniques.

1.448^e JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 19 Juillet.
 Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant :
 Entre Aisne et Marne, nos troupes, surmontant la résistance de l'ennemi, qui a amené de nouvelles réserves, ont réalisé hier, en fin de journée, une avance sensible et accru le chiffre de leurs prisonniers.
 La bataille se poursuit avec acharnement.
 Sur le front à l'ouest de Reims, nos troupes ont mené hier de vives attaques.
 Au sud de la Marne, nous avons repris Montoisville et rejeté l'ennemi aux limites est d'Érilly.
 Au nord de la rivière, nous avons réalisé des progrès dans le bois du

LA GUERRE

L'offensive franco-américaine entre l'Aisne et la Marne

Les Allemands battus reculent de 3 à 7 kilomètres sur un front de plus de 35 kilomètres, nous abandonnant 10.000 prisonniers et un très important butin

Paris, 19 Juillet.
 Les ministres, réunis ce matin en Conseil, sous la présidence de M. Poincaré, se sont entretenus de la situation militaire et diplomatique.
 Le président du Conseil a fait connaître les mesures disciplinaires déjà prises à raison des opérations militaires du 27 mai et les moyens par lesquels il se propose de compléter l'enquête.
 Le Conseil a ensuite commenté l'examen du projet concernant la modification du Code de justice militaire. Cet examen sera poursuivi mardi prochain.

LA SITUATION

— De notre correspondant particulier —

Paris, 19 Juillet.
 La bataille, comme je le notais hier, et comme devait le confirmer d'une manière éclatante le communiqué officiel de la nuit, a subitement changé d'aspect.
 Tandis qu'à l'est et à l'ouest de Reims, sur la Marne, les armées Gouraud et Ber-



trés-cinq kilomètres, une progression de trois à sept kilomètres en profondeur. La bataille est en cours. Il ne faut pas se hâter de conclure.
 Très certainement, l'ennemi va réagir terriblement.
 Il est sûr que les réserves allemandes sont lancées depuis hier sur ce nouveau front. Mais justement, l'entrée en jeu des réserves dans de telles conditions peut avoir des conséquences décisives.
 Jamais, depuis 1914, les Alliés n'ont enregistré un succès plus heureux et plus significatif.
 Jamais, non plus, la partie engagée n'a été plus grave qu'elle ne l'est.
 C'est pour ces raisons que, sans contester la félicité joyeuse qui nous embrase, nous devons néanmoins demeurer réservés comme nous fâmes fermes sous toutes les épreuves.

La France entière se rend compte que plus que jamais elle peut faire fonds sur ses admirables soldats. Elle comprendra également que leurs chefs ne furent jamais plus dignes de pareilles troupes, car la riposte victorieuse qui brisa l'élan des Boches n'a pas été improvisée. Elle a été prévue, calculée et déclanchée aux heures favorables.
 La bataille continue, et sous de bonnes conditions. Attendons-en le dénouement avec une confiance de plus en plus raffermie.

MARIUS RICHARD.

SUR NOTRE FRONT

La contre-offensive franco-américaine

Plus de 10.000 prisonniers

Paris, 19 Juillet.

Le chiffre des prisonniers, faits hier, dépasserait largement dix mille.

Nous avons avancé sur tout le front d'attaque

Paris, 19 Juillet.

Le *Petit Journal* précise que notre avance fut réalisée sur toute l'étendue du front d'attaque. L'avance varia de 5 à 10 kilomètres. Le soir, après de rudes combats où les Américains se couvrirent de gloire, notre front était avancé de 3 à 4 kilomètres.
 L'ennemi en retraite
 Londres, 19 Juillet.
 Le correspondant de l'agence Reuter, en front américain, télégraphie jeudi à 18 h : La coopération entre l'artillerie et l'infanterie a été des plus étroites. De nombreux canons ont été capturés, et beaucoup ont été rapidement en honneur, aux Allemands, sur le front de l'ennemi en retraite et sur ses

Paris, 19 Juillet.

Le correspondant du *Petit Parisien* sur le front français a été reçu par le général Gouraud qui, en lui parlant de ses soldats d'avant-poste, qui ont été à l'honneur et à la mort, a dit : « Ce sont eux qui ont décidé du sort de la journée. Ce sont eux les vainqueurs. Que leur glorieuse image soit à jamais gravée dans mon cœur. »

Paris, 19 Juillet.

Le correspondant du *Petit Journal* au front a vu le général Gouraud. Celui-ci a insisté sur l'énergie de ses troupes qui brisent l'avance ennemie. Ce sont nos fantassins, dit-il, qui remportent la victoire le premier jour de l'attaque, et tandis que les barrières boches continuent à progresser, les troupes d'assaut ne suivent plus. Jamais le moral ne fut meilleur ni plus élevé. Le général Gouraud raconte l'enthousiasme de nos soldats avant la bataille, quand M. Clemenceau vint les visiter. Un bouquet de fleurs des champs fut offert au président du Conseil, dans un coin d'obus. Tous étaient certains du triomphe en attendant l'ennemi.

Paris, 19 Juillet.

Le correspondant de l'agence Reuter, en front américain, télégraphie jeudi à 18 h : Une seule chambre avait été respectée par le magnétique Bertuccio. Devant cette chambre, située à l'angle gauche du premier étage, à laquelle on pouvait monter par le grand escalier, et dont on pouvait ouvrir par l'escalier dérobé, les domestiques passaient avec curiosité, et Bertuccio avec terreur.
 A cinq heures précises, le comte arriva, suivi d'Al, devant la maison d'Autenil. Bertuccio attendait cette arrivée avec une impatience mêlée d'inquiétude ; il espérait quelques compliments, tout en redoutant un froc de sourcil.
 Monte-Cristo descendit dans la cour, parcourut toute la maison et fit le tour du jardin, silencieux et sans donner le moindre signe d'approbation ni de mécontentement.
 Seulement, en entrant dans sa chambre fermée, il tendit la main vers le tiroir d'un petit meuble en bois de rose, qu'il avait déjà distingué à son premier voyage.
 « Cela ne peut servir qu'à mettre des gants, dit-il. »
 Bertuccio, Excellence, répondit Bertuccio ravi, ôtez et vous y trouverez des gants.
 Dans les autres meubles, le comte trouva encore ce qu'il comptait y trouver, flacons, cigares, bijoux.
 « Bien ! dit-il encore. »
 Et M. Bertuccio se retira l'âme ravie, tant était grande, puissante et réelle l'influence de cet homme sur tout ce qui l'entourait.
 A six heures précises, on entendit piétiner un cheval devant la porte d'entrée. C'était notre capitaine des spahis qui arrivait sur l'écuyer.

Le butin des Américains au sud de Soissons

Londres, 19 Juillet.

Le correspondant de l'agence Reuter après du quartier général américain, télégraphie à la date du 18, 20 h 30 :
 Après avoir passé les trois derniers objectifs du matin, les Franco-Américains, au sud de Soissons, déclanchèrent une deuxième attaque à midi. Ils avancèrent avec une telle rapidité, que la cavalerie put entrer en jeu en fin de l'après-midi. Tous les états-majors sont établis, ce soir, dans les territoires conquis ce matin.
 Les Américains, au sud de Soissons, comptent, jusqu'à midi, deux mille cinq cents prisonniers, cinquante canons capturés, un matériel immense et plusieurs aéroplanes. L'ennemi fut incapable de sauver.
 Les Américains, au nord de Château-Thierry, prirent un grand nombre de prisonniers, une grande quantité de matériel.
 Le général Gouraud recruta l'enthousiasme de nos soldats avant la bataille, quand M. Clemenceau vint les visiter. Un bouquet de fleurs des champs fut offert au président du Conseil, dans un coin d'obus. Tous étaient certains du triomphe en attendant l'ennemi.

Paris, 19 Juillet.

Notre progression au sud-ouest de Soissons interdit à l'ennemi de faire jouer ses réserves sur les lignes ferrées vers Leon, Château-Thierry, Reims et le long de l'Aisne. L'ennemi a été obligé de faire un grand effort pour l'ennemi la plaque tournante de ses manœuvres. Il devra prélever de grandes forces pour tâcher d'éloigner ce danger pressant à son flanc droit.

Paris, 19 Juillet.

Le succès du général Mangin
 Paris, 19 Juillet.
 Suivant la *Liberté*, lorsque le général Mangin vit, hier soir, ses troupes couronner les hauteurs qui dominent Soissons au Sud-Ouest, le général dit : « C'est un jour de gloire. Clemenceau était là et serra la main du vainqueur. Le soir, de retour du front, le président du Conseil disait à ses intimes : « Ce sont eux qui ont décidé du sort de la journée. Ce sont eux les vainqueurs. Que leur glorieuse image soit à jamais gravée dans mon cœur. »

Paris, 19 Juillet.

Le correspondant du *Petit Journal* au front a vu le général Gouraud. Celui-ci a insisté sur l'énergie de ses troupes qui brisent l'avance ennemie. Ce sont nos fantassins, dit-il, qui remportent la victoire le premier jour de l'attaque, et tandis que les barrières boches continuent à progresser, les troupes d'assaut ne suivent plus. Jamais le moral ne fut meilleur ni plus élevé. Le général Gouraud raconte l'enthousiasme de nos soldats avant la bataille, quand M. Clemenceau vint les visiter. Un bouquet de fleurs des champs fut offert au président du Conseil, dans un coin d'obus. Tous étaient certains du triomphe en attendant l'ennemi.

Paris, 19 Juillet.

Le correspondant de l'agence Reuter, en front américain, télégraphie jeudi à 18 h : Une seule chambre avait été respectée par le magnétique Bertuccio. Devant cette chambre, située à l'angle gauche du premier étage, à laquelle on pouvait monter par le grand escalier, et dont on pouvait ouvrir par l'escalier dérobé, les domestiques passaient avec curiosité, et Bertuccio avec terreur.
 A cinq heures précises, le comte arriva, suivi d'Al, devant la maison d'Autenil. Bertuccio attendait cette arrivée avec une impatience mêlée d'inquiétude ; il espérait quelques compliments, tout en redoutant un froc de sourcil.
 Monte-Cristo descendit dans la cour, parcourut toute la maison et fit le tour du jardin, silencieux et sans donner le moindre signe d'approbation ni de mécontentement.
 Seulement, en entrant dans sa chambre fermée, il tendit la main vers le tiroir d'un petit meuble en bois de rose, qu'il avait déjà distingué à son premier voyage.
 « Cela ne peut servir qu'à mettre des gants, dit-il. »
 Bertuccio, Excellence, répondit Bertuccio ravi, ôtez et vous y trouverez des gants.
 Dans les autres meubles, le comte trouva encore ce qu'il comptait y trouver, flacons, cigares, bijoux.
 « Bien ! dit-il encore. »
 Et M. Bertuccio se retira l'âme ravie, tant était grande, puissante et réelle l'influence de cet homme sur tout ce qui l'entourait.
 A six heures précises, on entendit piétiner un cheval devant la porte d'entrée. C'était notre capitaine des spahis qui arrivait sur l'écuyer.

Paris, 19 Juillet.

Le correspondant de l'agence Reuter, en front américain, télégraphie jeudi à 18 h : Une seule chambre avait été respectée par le magnétique Bertuccio. Devant cette chambre, située à l'angle gauche du premier étage, à laquelle on pouvait monter par le grand escalier, et dont on pouvait ouvrir par l'escalier dérobé, les domestiques passaient avec curiosité, et Bertuccio avec terreur.
 A cinq heures précises, le comte arriva, suivi d'Al, devant la maison d'Autenil. Bertuccio attendait cette arrivée avec une impatience mêlée d'inquiétude ; il espérait quelques compliments, tout en redoutant un froc de sourcil.
 Monte-Cristo descendit dans la cour, parcourut toute la maison et fit le tour du jardin, silencieux et sans donner le moindre signe d'approbation ni de mécontentement.
 Seulement, en entrant dans sa chambre fermée, il tendit la main vers le tiroir d'un petit meuble en bois de rose, qu'il avait déjà distingué à son premier voyage.
 « Cela ne peut servir qu'à mettre des gants, dit-il. »
 Bertuccio, Excellence, répondit Bertuccio ravi, ôtez et vous y trouverez des gants.
 Dans les autres meubles, le comte trouva encore ce qu'il comptait y trouver, flacons, cigares, bijoux.
 « Bien ! dit-il encore. »
 Et M. Bertuccio se retira l'âme ravie, tant était grande, puissante et réelle l'influence de cet homme sur tout ce qui l'entourait.
 A six heures précises, on entendit piétiner un cheval devant la porte d'entrée. C'était notre capitaine des spahis qui arrivait sur l'écuyer.

Paris, 19 Juillet.

Le correspondant de l'agence Reuter, en front américain, télégraphie jeudi à 18 h : Une seule chambre avait été respectée par le magnétique Bertuccio. Devant cette chambre, située à l'angle gauche du premier étage, à laquelle on pouvait monter par le grand escalier, et dont on pouvait ouvrir par l'escalier dérobé, les domestiques passaient avec curiosité, et Bertuccio avec terreur.
 A cinq heures précises, le comte arriva, suivi d'Al, devant la maison d'Autenil. Bertuccio attendait cette arrivée avec une impatience mêlée d'inquiétude ; il espérait quelques compliments, tout en redoutant un froc de sourcil.
 Monte-Cristo descendit dans la cour, parcourut toute la maison et fit le tour du jardin, silencieux et sans donner le moindre signe d'approbation ni de mécontentement.
 Seulement, en entrant dans sa chambre fermée, il tendit la main vers le tiroir d'un petit meuble en bois de rose, qu'il avait déjà distingué à son premier voyage.
 « Cela ne peut servir qu'à mettre des gants, dit-il. »
 Bertuccio, Excellence, répondit Bertuccio ravi, ôtez et vous y trouverez des gants.
 Dans les autres meubles, le comte trouva encore ce qu'il comptait y trouver, flacons, cigares, bijoux.
 « Bien ! dit-il encore. »
 Et M. Bertuccio se retira l'âme ravie, tant était grande, puissante et réelle l'influence de cet homme sur tout ce qui l'entourait.
 A six heures précises, on entendit piétiner un cheval devant la porte d'entrée. C'était notre capitaine des spahis qui arrivait sur l'écuyer.

Paris, 19 Juillet.

Le correspondant de l'agence Reuter, en front américain, télégraphie jeudi à 18 h : Une seule chambre avait été respectée par le magnétique Bertuccio. Devant cette chambre, située à l'angle gauche du premier étage, à laquelle on pouvait monter par le grand escalier, et dont on pouvait ouvrir par l'escalier dérobé, les domestiques passaient avec curiosité, et Bertuccio avec terreur.
 A cinq heures précises, le comte arriva, suivi d'Al, devant la maison d'Autenil. Bertuccio attendait cette arrivée avec une impatience mêlée d'inquiétude ; il espérait quelques compliments, tout en redoutant un froc de sourcil.
 Monte-Cristo descendit dans la cour, parcourut toute la maison et fit le tour du jardin, silencieux et sans donner le moindre signe d'approbation ni de mécontentement.
 Seulement, en entrant dans sa chambre fermée, il tendit la main vers le tiroir d'un petit meuble en bois de rose, qu'il avait déjà distingué à son premier voyage.
 « Cela ne peut servir qu'à mettre des gants, dit-il. »
 Bertuccio, Excellence, répondit Bertuccio ravi, ôtez et vous y trouverez des gants.
 Dans les autres meubles, le comte trouva encore ce qu'il comptait y trouver, flacons, cigares, bijoux.
 « Bien ! dit-il encore. »
 Et M. Bertuccio se retira l'âme ravie, tant était grande, puissante et réelle l'influence de cet homme sur tout ce qui l'entourait.
 A six heures précises, on entendit piétiner un cheval devant la porte d'entrée. C'était notre capitaine des spahis qui arrivait sur l'écuyer.

Paris, 19 Juillet.

Le correspondant de l'agence Reuter, en front américain, télégraphie jeudi à 18 h : Une seule chambre avait été respectée par le magnétique Bertuccio. Devant cette chambre, située à l'angle gauche du premier étage, à laquelle on pouvait monter par le grand escalier, et dont on pouvait ouvrir par l'escalier dérobé, les domestiques passaient avec curiosité, et Bertuccio avec terreur.
 A cinq heures précises, le comte arriva, suivi d'Al, devant la maison d'Autenil. Bertuccio attendait cette arrivée avec une impatience mêlée d'inquiétude ; il espérait quelques compliments, tout en redoutant un froc de sourcil.
 Monte-Cristo descendit dans la cour, parcourut toute la maison et fit le tour du jardin, silencieux et sans donner le moindre signe d'approbation ni de mécontentement.
 Seulement, en entrant dans sa chambre fermée, il tendit la main vers le tiroir d'un petit meuble en bois de rose, qu'il avait déjà distingué à son premier voyage.
 « Cela ne peut servir qu'à mettre des gants, dit-il. »
 Bertuccio, Excellence, répondit Bertuccio ravi, ôtez et vous y trouverez des gants.
 Dans les autres meubles, le comte trouva encore ce qu'il comptait y trouver, flacons, cigares, bijoux.
 « Bien ! dit-il encore. »
 Et M. Bertuccio se retira l'âme ravie, tant était grande, puissante et réelle l'influence de cet homme sur tout ce qui l'entourait.
 A six heures précises, on entendit piétiner un cheval devant la porte d'entrée. C'était notre capitaine des spahis qui arrivait sur l'écuyer.

Paris, 19 Juillet.

Le correspondant de l'agence Reuter, en front américain, télégraphie jeudi à 18 h : Une seule chambre avait été respectée par le magnétique Bertuccio. Devant cette chambre, située à l'angle gauche du premier étage, à laquelle on pouvait monter par le grand escalier, et dont on pouvait ouvrir par l'escalier dérobé, les domestiques passaient avec curiosité, et Bertuccio avec terreur.
 A cinq heures précises, le comte arriva, suivi d'Al, devant la maison d'Autenil. Bertuccio attendait cette arrivée avec une impatience mêlée d'inquiétude ; il espérait quelques compliments, tout en redoutant un froc de sourcil.
 Monte-Cristo descendit dans la cour, parcourut toute la maison et fit le tour du jardin, silencieux et sans donner le moindre signe d'approbation ni de mécontentement.
 Seulement, en entrant dans sa chambre fermée, il tendit la main vers le tiroir d'un petit meuble en bois de rose, qu'il avait déjà distingué à son premier voyage.
 « Cela ne peut servir qu'à mettre des gants, dit-il. »
 Bertuccio, Excellence, répondit Bertuccio ravi, ôtez et vous y trouverez des gants.
 Dans les autres meubles, le comte trouva encore ce qu'il comptait y trouver, flacons, cigares, bijoux.
 « Bien ! dit-il encore. »
 Et M. Bertuccio se retira l'âme ravie, tant était grande, puissante et réelle l'influence de cet homme sur tout ce qui l'entourait.
 A six heures précises, on entendit piétiner un cheval devant la porte d'entrée. C'était notre capitaine des spahis qui arrivait sur l'écuyer.

Paris, 19 Juillet.

Le correspondant de l'agence Reuter, en front américain, télégraphie jeudi à 18 h : Une seule chambre avait été respectée par le magnétique Bertuccio. Devant cette chambre, située à l'angle gauche du premier étage, à laquelle on pouvait monter par le grand escalier, et dont on pouvait ouvrir par l'escalier dérobé, les domestiques passaient avec curiosité, et Bertuccio avec terreur.
 A cinq heures précises, le comte arriva, suivi d'Al, devant la maison d'Autenil. Bertuccio attendait cette arrivée avec une impatience mêlée d'inquiétude ; il espérait quelques compliments, tout en redoutant un froc de sourcil.
 Monte-Cristo descendit dans la cour, parcourut toute la maison et fit le tour du jardin, silencieux et sans donner le moindre signe d'approbation ni de mécontentement.
 Seulement, en entrant dans sa chambre fermée, il tendit la main vers le tiroir d'un petit meuble en bois de rose, qu'il avait déjà distingué à son premier voyage.
 « Cela ne peut servir qu'à mettre des gants, dit-il. »
 Bertuccio, Excellence, répondit Bertuccio ravi, ôtez et vous y trouverez des gants.
 Dans les autres meubles, le comte trouva encore ce qu'il comptait y trouver, flacons, cigares, bijoux.
 « Bien ! dit-il encore. »
 Et M. Bertuccio se retira l'âme ravie, tant était grande, puissante et réelle l'influence de cet homme sur tout ce qui l'entourait.
 A six heures précises, on entendit piétiner un cheval devant la porte d'entrée. C'était notre capitaine des spahis qui arrivait sur l'écuyer.

Paris, 19 Juillet.

Le correspondant de l'agence Reuter, en front américain, télégraphie jeudi à 18 h : Une seule chambre avait été respectée par le magnétique Bertuccio. Devant cette chambre, située à l'angle gauche du premier étage, à laquelle on pouvait monter par le grand escalier, et dont on pouvait ouvrir par l'escalier dérobé, les domestiques passaient avec curiosité, et Bertuccio avec terreur.
 A cinq heures précises, le comte arriva, suivi d'Al, devant la maison d'Autenil. Bertuccio attendait cette arrivée avec une impatience mêlée d'inquiétude ; il espérait quelques compliments, tout en redoutant un froc de sourcil.
 Monte-Cristo descendit dans la cour, parcourut toute la maison et fit le tour du jardin, silencieux et sans donner le moindre signe d'approbation ni de mécontentement.
 Seulement, en entrant dans sa chambre fermée, il tendit la main vers le tiroir d'un petit meuble en bois de rose, qu'il avait déjà distingué à son premier voyage.
 « Cela ne peut servir qu'à mettre des gants, dit-il. »
 Bertuccio, Excellence, répondit Bertuccio ravi, ôtez et vous y trouverez des gants.
 Dans les autres meubles, le comte trouva encore ce qu'il comptait y trouver, flacons, cigares, bijoux.
 « Bien ! dit-il encore. »
 Et M. Bertuccio se retira l'âme ravie, tant était grande, puissante et réelle l'influence de cet homme sur tout ce qui l'entourait.
 A six heures précises, on entendit piétiner un cheval devant la porte d'entrée. C'était notre capitaine des spahis qui arrivait sur l'écuyer.

C'est à l'ouest de Soissons, entre Permain et Saconin. Un de nos régiments qui chargea l'ennemi à la baïonnette aux accents du *Chant du Départ*, éperonne déployé, comme à la parade et qui houloula les débris d'une division des plus réputées de l'Allemagne.

C'est à la Croix-de-Per, à l'est de Dormiers, un régiment mixte de zouaves et de tirailleurs, qui, bondissant sur les organisations ennemies, en plein désarroi, y rafala 1.600 prisonniers de toutes armes, cultive une colonne de renforts et puis sans arrêt jusqu'à Chaudun, à 8 kilomètres de son point de départ. C'est, plus au sud, dans les bois de Haut-wison, un groupe de chasseurs à pied, qui s'élança à l'assaut de deux batteries ennemies en action, tua tous les servants et s'empara des pièces.

Communiqué officiel anglais

19 Juillet (après-midi).

Pendant la nuit, des raids ennemis ont été repoussés dans les secteurs de Villers-Bretonneux et de Morlancourt. Nous avons exécuté des coups de main heureux aux environs de Bucquoy, de Villerville et de Loere, et fait quelques prisonniers.

NUIT DE JOIE A PARIS

Le succès de notre Contre-Offensive fait mépriser l'Alerte

Paris, 19 Juillet.

Une grande animation régnait hier au Parlement lorsque furent connus, en même temps, la nouvelle que les Allemands ont été les premiers résultats heureux de notre action. Les députés commentaient avec une joie empreinte sur leurs visages les précisions qu'apportèrent les journaux de ce gouvernement. Bientôt les nouvelles filtrèrent parmi le public, et dans les rues, on voyait les passants se communiquer mystérieusement les « tuyaux » que chacun avait pu obtenir.
 Cette nuit, quand l'Alerte, appelée les Parisiens, des groupes se formaient devant les portes et les commentaires allaient leur train. On se félicitait presque d'avoir été réveillé.
 « Les Boches, disaient-ils, n'ont pas à Paris sans doute. Ils cherchent uniquement à entraver la circulation des trains, afin de gêner notre offensive. »

Alors que le communiqué de la nuit n'était connu que de quelques initiés, sa teneur se répandit déjà dans les groupes. On citait les chiffres des prisonniers, on parlait du nombre des canons capturés. Les bruits ne furent si peu gais d'habitants. Jamais, par une nuit d'alerte, on ne vit d'aussi nombreux groupes et d'aussi joyeux. On eût dit une marée de plaisir.
 Si les Boches voulaient amoindrir le moral des Parisiens, assurément, ils ne firent que de l'exalter en faisant connaître plus tôt les résolutions officielles sur la victoire contre-offensive de l'armée franco-américaine. Et quand les Boches cherchaient à semer la terreur dans les cours, c'est le mot de victoire qui volait sur toutes les lèvres.

L'enthousiasme chez nos Alliés

AUX ETATS-UNIS

Les cloches sonnent à New-York

New-York, 19 Juillet.

M. Hyland, maire de New-York, a fait sonner les cloches de l'Hôtel-de-Ville pendant un quart d'heure, pour célébrer la victorieuse avance des Alliés.

Les cours sont en hausse

New-York, 19 Juillet.

La nouvelle des résultats obtenus par l'offensive franco-américaine a causé un grand enthousiasme dans tous les Etats-Unis. Le marché en a été bien influencé et les cours sont en hausse.

